Sixième Année. — N° 16 10 CENTIMES Du 28 SEPTEMBRE au 11 OCTOBRE 1884

LE RÉVOLTÉ

POUR LA SUISSE
Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —
Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 centimes.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'EXTERIEUR
Un an . . . . . Fr. 5 30
Six mois . . . . . » 2 65
Trois mois . . . . . » 1 35
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : rue des Grottes, 24, GENÈVE

AVIS

Ayant pris nos mesures pour pénétrer dorénavant, régulièrement en France, nous prions nos amis de bien vouloir nous avertir des irrégularités qui pourraient se produire. Ceux auxquels il manque des derniers numéros peuvent nous les réclamer, nous leur ferons parvenir. Nous tenons également à la disposition des groupes ou des compagnons qui se chargeront des frais d'envoi, un certain nombre de vieux exemplaires pour la propagande.

SOUSCRIPTION PERMANENTE
pour la propagande socialiste-révolutionnaire

Reçu de *V. à Ganges : 3 fr.* — de *B. vente d'une collection de l'Étendard : 2 fr.* — *Chaux-de Fonds : 7 fr.*

LA COLONISATION

—

Une des variétés du patriotisme — brigandage et vol à main armée, à l'usage des dirigeants — est la colonisation. Un particulier pénètre chez son voisin, il brise tout ce qui lui tombe sous la main, fait main-basse sur ce qui se trouve à sa convenance, c'est un criminel ; la « société » le condamnera. Mais qu'un gouvernement quelconque se trouve dans une situation intérieure où un *dérivatif* extérieur est devenu nécessaire, qu'il soit encombré chez lui de bras inoccupés dont il ne sait comment se débarrasser, de produits qu'il ne sait comment écouler, que ce gouvernement aille porter la guerre chez des populations lointaines, qu'il sait trop faibles pour pouvoir lui résister, il s'empare de leur pays, les soumet à tout un système d'exploitation, leur impose ses produits, les massacre si elles tentent de se soustraire à l'exploitation qu'il fait peser sur elles, oh, alors ceci est moral ! Du moment que l'on opère en grand, cela mérite l'approbation des honnêtes gens, cela ne s'appelle plus vol, ni assassinat, il y a un mot honnête, pour couvrir les malhonnêtes choses que la société commet, on appelle cela : « civiliser » les populations arriérées !

—

Et que l'on ne crie pas à l'exagération ! Un peuple n'est réputé colonisateur que quand il a su tirer d'une contrée, le summum de produits qu'elle peut rendre. Ainsi, l'Angleterre est un pays colonisateur, parce qu'elle sait faire *rendre* à ses colonies, le bien-être pour ceux qu'elle y envoie, elle sait faire rentrer dans ses coffres les impôts qu'elle leur impose. Par exemple, les Indes, ceux qu'elle y envoient y font des fortunes colossales ; le pays, il est vrai, est bien ravagé de temps à autres par des famines épouvantables qui déciment des centaines de milliers d'hommes, qu'importent ces détails ? Ce sont les bienfaits de la civilisation qui se font sentir.

En France, c'est autre chose, on n'est pas colonisateur ! oh, rassurez-vous, cela ne veut pas dire que l'on soit moins brigand, que les populations soient moins exploitées, non, seulement on est moins *pratique*. Au lieu d'étudier les populations que l'on conquiert, on les livre aux aménités du sabre, on les soumet de suite au régime de la « mère-patrie » ; si les populations ne peuvent s'y adapter, tant pis pour elles, elles disparaîtront, petit à petit, sous l'action débilitante d'une administration à laquelle elles n'étaient pas habituées, qu'importe ? Si elles se révoltent, on leur fera la chasse, on les traquera comme des fauves, le pillage sera alors non-seulement toléré, mais commandé, cela s'appelle une *razzia*. La bête féroce que l'on élève et entretient sous le nom de soldat, est lâchée sur des populations innoffensives, elles se verront livrées à tous les excès qui pourront passer par le cerveau de ces brutes ; on viole les femmes, on égorge les enfants, des villages entiers sont livrés aux flammes, des populations entières sont chassées dans la plaine où elles sont abandonnées sans abri, sans ressources, où elles périront fatalement de misère. Ce n'est rien que cela, laissez-passer, c'est une nation policée, qui porte la civilisation chez les sauvages !

—

Certes, tout ceci, si l'on veut examiner à fond ce qui se passe tous les jours autour de nous, n'a rien d'illogique et d'anormal ; c'est bien le fait de l'organisation sociale actuelle, rien d'étonnant à ce que ces *hauts faits* d'armes obtiennent l'assentiment et les applaudissements du monde bourgeois. La bourgeoisie se trouve intéressée à ces coups de brigandage, ils lui servent de prétexte à entretenir des armées permanentes, cela occuppe les prétoriens qu'elle entretient, qui vont dans ces tueries se faire la main pour un *travail* plus sérieux ; ces armées elles-mêmes servent de débouché à toute une série d'idiots et de non-valeurs, dont elle serait fort embarrassée et qui, au moyen de quelques mètres de galons, deviennent ses plus enragés souteneurs. Ces conquêtes lui facilitent toute une série de tripotages financiers, au moyen desquels elle écumera l'épargne des gogos à la recherche des entreprises véreuses, elle accaparera les terrains dont elle se sera emparée ; ces guerres occasionnent des tueries de travailleurs dont le trop-plein la gêne chez elle. Les pays conquis ayant *besoin* d'une administration, nouveau débouché à toute une armée de budgétivores et d'ambitieux, qu'elle attache ainsi à son char et qui auraient pu la gêner sur sa route. De plus, ce sont des populations neuves à exploiter, qu'elle pourra courber sous le travail, auxquelles elle pourra imposer ses produits, qu'elle pourra décimer sans avoir à en rendre compte à personne. En présence de ces avantages, la bourgeoisie n'a donc pas à hésiter, et c'est tellement bien compris de la bourgeoisie fraçaise qu'elle vient de se lancer à toute vapeur dans les entreprises coloniales. Mais ce qui nous étonne, ce qui nous écœure, c'est qu'il y ait encore des travailleurs qui en sont à approuver ces faits, et n'éprouvent aucun remord à prêter la main à ces brigandages et n'aient pas compris l'injustice flagrante qu'il y a à aller massacrer des populations chez elles, pour les plier à un genre de vie qui n'est pas le leur. Oh ! nous savons les réponses toutes faites qu'on leur a soufflées : « Ils se sont révoltés, ils ont tué des nôtres, nous ne pouvons pas supporter cela. Ce sont des sauvages, il faut les civiliser, les besoins du commerce l'exigent, etc., etc, »

—

« Ils se sont révoltés, ils ont tué des nôtres », et bien ! après ? Qu'allait-on chercher chez eux ? Que ne les laissait-on tranquilles ? Est-ce qu'ils sont venus nous demander quelque chose ? On a voulu leur imposer des lois qu'ils ne veulent pas accepter, ils se révoltent, ils font bien, tant pis pour ceux qui périssent dans la lutte, ils n'avaient qu'à ne pas prêter la main à ces infamies.

« Ce sont des sauvages, il faut les civiliser. » Que l'on prenne l'histoire des conquêtes et que l'on nous dise après, quels sont les plus sauvages, des sauvages proprement-dits, ou des « civilisés » ? Quels sont ceux qui auraient le plus mérité d'être *civilisés*, des conquérants ou des populations inoffensives, qui, la plupart du temps, ont accueilli les envahisseurs à bras ouverts et pour prix de leurs avances, en ont été torturées et décimées ? Prenez les conquêtes de l'Amérique par l'Espagne, des Indes par l'Angleterre, de l'Afrique par la France, et venez après, nous vanter la civilisation ! Bien entendu, vous n'y trouverez que les « grands faits » qui par leur énormité ont laissé une trace dans l'histoire, mais s'il fallait vous faire le tableau de tous les petits faits qui les composent, s'il fallait mettre à jour toutes les turpitudes qui disparaissent dans l'énormité du fait principal, que serait-ce alors ? On reculerait écœuré devant ces monstrosités.

—

Nous avons pour notre part — ayant passé quelque temps dans l'Infanterie de Marine française — entendu raconter une foule de scènes qui prouvent que le soldat qui arrive dans un pays conquis s'y considère par le fait comme le maître ; pour lui les populations sont des bêtes de somme qu'il peut faire mouvoir à son gré, encouragé en cela par les officiers qui prêchent d'exemple, par l'administration qui lui met la trique en main pour surveiller les indigènes qu'elle emploie à ses travaux. Que de faits répugnants, vous sont racontés là, naïvement, comme choses très naturelles, et lorsque par hasard, si l'indigène s'est révolté et a tué celui ou ceux qui l'opprimaient, vous dites qu'il a bien fait, il faut entendre les cris de stupeur qui accueillent votre réponse : Comment ? Mais puisque nous sommes les maitres, puisque l'on nous commande, il faut bien nous faire obéir, mais si on les laissait faire, ils se révolteraient. Après avoir dépensé tant d'argent et tant d'hommes, la France perdrait le pays, elle n'aurait plus de colonies !

Voilà où la discipline et l'abrutissement militaires amènent l'esprit des travailleurs, qui subissent les mêmes injustices, les mêmes turpitudes qu'ils font peser sur les autres, et ne savent plus comprendre l'ignominie de leur conduite, en viennent à servir inconsciemment d'instruments au despotisme, à se vanter de ce rôle, à ne plus en comprendre toute la bassesse et toute l'infamie.

—

Quand aux besoins du commerce, voilà bien le vrai motif ; messieurs les bourgeois s'étant embarrassés de produits qu'ils ne savent comment écouler, ils ne trouvent rien de mieux que d'aller déclarer la guerre à de pauvres diables, incapables de se défendre, pour leur imposer ces produits. Certes, il serait facile de s'entendre avec eux, on pourrait trafiquer par la voie des échanges, n'étant même pas très ferrés sur la valeur des objets, ceux-ci n'ayant de la valeur pour eux qu'autant qu'ils leurs tirent l'œil, il serait facile de les enfoncer et de réaliser d'assez beaux bénéfices ; oui, mais voilà le diable ! on ne pourrait pas opérer en grand, il faudrait compter avec la concurrence, « le commerce a besoin qu'on le protège » ! On sait ce que cela veut dire, vite, deux ou trois cuirassés, en marche, un corps de troupes de débarquement, saluez, la civilisation va faire son œuvre. Nous avons pris une population forte, robuste et saine, dans quarante ou cinquante ans d'ici, nous vous rendrons un troupeau, abruti, misérable, décimé, corrompu, qui en aura pour très-peu de temps à disparaître de la surface du globe. L'œuvre civilisatrice alors sera complète.

—

Si l'on doutait de ce que nous avançons, que l'on prenne les récits des voyageurs, qu'on lise la description des pays où les Européens se sont installés par droit de conquête, partout la population s'amoindrit et disparaît. Peut-il en être autrement ? Non, étant donné les moyens que l'on emploie. Voilà des populations qui avaient un autre genre de vie que nous, d'autres aptitudes, d'autres besoins, au lieu d'étudier ces aptitudes et ces besoins, de chercher à les adapter à notre civilisation, graduellement, insensiblement, on a tout rompu, on a voulu les plier d'un coup, non-seulement elles ont été réfractaires, mais l'expérience leur a été fatale.

Que le rôle de l'homme soi-disant civilisé aurait pu être beau, s'il avait su le comprendre, et si lui-même n'avait été affligé de ces deux pestes : le gouvernement et le mercantilisme, deux plaies affreuses dont il devrait bien se débarrasser avant de songer à civiliser les autres.

La civilisation des peuplades arriérées pourrait se faire pacifiquement et amener à la civilisation des éléments nouveaux qui auraient pu, en s'y adaptant, la revivifier. Que l'on ne vienne pas nous parler de la duplicité et de la férocité des barbares ! Nous n'avons qu'à lire les récits de ces hommes vraiment courageux, qui sont partis au milieu des populations inconnues, poussés par le seul idéal de la science et le désir de connaître. Ceux-là, ont su se faire accepter des sauvages, ont su s'en faire des amis, ont pu passer chez eux sans en avoir rien à craindre ; la duplicité et la férocité ne sont venues que de ces misérables trafiquants qui se décorent faussement du nom de voyageurs, car ils ne voient dans leurs voyages qu'une bonne affaire commerciale, et ont excité l'animosité de ces populations contre nous, en les trompant dans leurs échanges, en les massacrant quand ils pouvaient le faire impunément. Allons, allons, philantropes du commerce, civilisateurs du sabre, rengainez vos tirades sur les bienfaits de la civilisation. Ce que vous appelez colonisation, a un nom parfaitement défini dans votre code, lorque ce n'est que le fait de quelques individualités obscures, cela s'appelle : « Pillage et assassinat en bandes armées ».

JEAN GRAVE

Le Libéralisme

—

Il existe dans tous les pays où la vie politiq se développe, un parti qui s'intitule libéral. l'on prenait ce titre au sérieux, on pour croire que la liberté compte dans le monde nombreux adeptes, car les gens qui invoqu sans cesse son nom remplissent les journa de leurs plaintes et font entendre dans les as semblées législatives de fort belles protestations contre la tyrannie des gouvernements. Malheureusement, il en est de ce titre, comme de tant d'autres belles choses ; c'est tout simplement une étiquette pompeuse destinée à faire accepter une marchandise plus ou moins avariée. Il ne faut pas être très au courant de la politique contemporaine pour savoir que tous les partis sont libéraux dans l'opposition et autoritaires au pouvoir. Quand on est dans la minorité, on a toute espèce de bonnes raisons pour défendre la liberté, et la première c'est que çà fait bien dans une profession de foi politique ; on se pose en homme désintéressé, on invoque les grands principes. Plus tard, on oublie toutes ces belles promesses de la première heure et lorsqu'on tient le portefeuille ardemment convoité, on invoque, pour justifier ses palinodies, les nécessités gouvernementales. Vérité en deçà du gouvernement, erreur au-delà. Qu'on ne dise pas que cette évolution cynique des partis est exceptionnelle, elle est au contraire générale. Tous les hommes politiques de quelques renoms qui ont tenu le pouvoir, ont renié plus ou moins leurs anciennes convictions libérales. Comment pourrait-il, en effet, en être autrement et qui pourrait croire au désintéressement des hommes politiques ? Celui qui ne travaille qu'à renverser ses adversaires du gouvernement afin de se mettre à leur place, ne peut pas être un homme désintéressé. Alors même qu'au début il aurait quelque conviction et une certaine délicatesse, il est fatalement condamné à suivre les errements de ceux qu'il veut supplanter car il est poussé par la meute hurlante de son parti, et il faudra bien qu'il sonne à son tour l'hallali pour la grande curée des places. Ne nous laissons donc pas tromper par le libéralisme fallacieux des hommes politiques ; entre un libéral et un gouvernemental il n'y a en réalité aucune différence.

* * *

Mais il existe une autre catégorie de libéraux dont le désintéressement pourrait paraître à première vue, plus sincère, ce sont ceux qui ne s'occupent pas de politique proprement-dite et qui réservent leur activité pour les questions économiques. Ces libéraux sont très modestes dans leurs prétentions ; ils ne demandent qu'une chose, c'est que l'État n'intervienne jamais dans leurs petites affaires. « La question sociale ne peut se résoudre que par la liberté, disent ces excellents économistes ; laissez-faire, laissez-passer, l'équilibre social s'établira de lui-même par la loi de l'offre et de la demande ; pas de mesures violentes, pas de révolution ; résolvons toutes les difficultés par la science. »

A entendre ces bons apôtres, il semblerait qu'ils sont animés des meilleures intentions ; ils ne demandent que la liberté, mais au fond leur libéralisme est aussi dangereux, aussi trompeur que celui des vils histrions qui font des accrobaties sur le tremplin politique. Nous la connaissons depuis longtemps cette maxime odieuse du « laissez-faire, laissez-passer » c'est tout simplement la consécration de la tyrannie sociale. Les économistes de cette école savent bien, en effet, que la liberté qu'ils réclament pour leurs opérations en ayant l'air de nous l'offrir par réciproque, n'est qu'un leurre grossier. Ils sont en réalité les plus forts, ils disposent de tous les monopoles ; ils ont les capitaux, les machines, la terre, tous les moyens d'exploitation ; par leurs propriétaires, leurs industriels, leurs commerçants, leurs banquiers, ils sont maîtres du gouvernement et tiennent la société tout entière, et ils viennent ensuite dire aux travailleurs de lutter par la liberté et que les durs problèmes sociaux se dénoueront d'eux-mêmes. En vérité, on se demande si les hom- ui osent ainsi invoquer la liberté, possè- plus petit grain d'intelligence. On roire que ce sont des idiots, si l'on ne sont des fourbes.

* * *

poles qui existent actuelle- lasses dirigeantes, étaient qui servent à écraser les travailleurs leur étaient remises pour qu'ils puissent s'en servir à leur tour, nous pourrions, à la rigueur, admettre la théorie du « laissez-faire, laissez-passer » ; la vie sociale continuerait à être une lutte, mais une lutte où l'une des parties ne serait pas nécessairement écrasée par l'autre, et nous n'aurions pas sous les yeux le spectacle immoral d'une classe qui se gorge et jouit, grâce au travail acharné d'une autre classe qu'elle tient esclave.

Mais ce n'est pas une lutte, même à armes égales, que nous voulons ; dans toutes luttes les faibles sont écrasés et, si nous avons réellement la liberté, nous ne demandons l'écrasement de personne. Notre idéal n'est pas dans la concurrence, à la guerre sous une forme ou sous une autre ; il est dans la libre association de toutee les individualités, d'où découlera l'harmonie sociale.

* * *

En réalité quand on réfléchit au véritable sens du mot libéralisme, on doit reconnaitre que nous seuls, anarchistes, pourrions revendiquer ce beau titre de libéral dont se parent les partis politiques. Il n'y a que nous qui voulions réellement la liberté, car nous ne poursuivons aucun but intéressé, nous n'aspirons à aucune place. Nous demandons la suppression complète de tout gouvernement, on ne peut donc pas nous accuser de vouloir être députés, sous-secrétaires d'État, ou ministres ou simplement patron. Nous avons la haine des exploiteurs, quels qu'ils soient, et nous ne recueillons que la persécution par notre active propagande. Personne ne croira donc qu'aucune arrière-pensée égoïste puisse troubler nos convictions qui sont absolument impersonnelles. Le but que nous poursuivons est essentiellement juste et moral, puisque c'est l'émancipation humaine. Que tous ceux qui ont encore au cœur un sentiment de justice, que tous ceux qui ne sont pas irrémédiablement gangrenés par les théories bourgeoises viennent à nous, nous pourrons alors constituer une force capable de faire la révolution au profit de la *Liberté* qui n'est au fond que l'Anarchie bien comprise.

MOUVEMENT SOCIAL

France

—

Clairvaux. — Nous apprenons avec plaisir, que nos amis Lemoine et Labille viennent enfin d'être mis avec nos autres amis. C'est le motif qui a fait que nous n'avons pas publié la lettre de notre ami Labille, que nous devions publier dans notre dernier numéro. Cette lettre avait trait à la situation exceptionnelle qui était faite à notre ami ; son transfert avec nos autres camarades a détruit les motifs qui nous poussaient à l'insérer.

* * *

Monceau-les-Mines. — Une nouvelle explosion de dynamite vient de se produire au Magny, pour faire sauter la chapelle de cette localité. Chagot règne toujours en maître sur les exploités de cette région. Camarades, vous gâchez votre poudre.....

* * *

Lyon. — La crise ouvrière continue ici plus terrible et plus intense. Plusieurs réunions d'ouvriers sans travail ont eu lieu ces jours-ci, à l'Alcazar. Deux orateurs qui avaient engagé les ouvriers présents, à employer les moyens pratiques ont éte arrêtés.

Les ouvriers eux continuent à avoir confiance dans les moyens légaux. Ils s'adressent du préfet au ministre qui sont en train de jouer à la balle avec.

Pauvres naïfs !

* * *

Paris. — Une réunion importante a eu lieu vendredi à la salle Rivoli. Organisée par les groupes anarchistes et les groupes révolutionnaires, allemands, autrichiens et russes. L'ordre du jour portait comme point principal :

l'Alliance des tyrans du nord contre les révolutionnaires internationaux,

La salle était comble bien avant l'heure de la discussion. Les compagnons Duprat, Tortelier, Druelle et Ferdinand qui y ont pris la parole, ont critiqué sévèrement l'enthousiasme des travailleurs pour le chauvinisme patriotique et ont démontré à l'assemblée, l'inanité de ce mot « Patrie » qui ne sert à rien de plus qu'à les envoyer semer leurs cadavres sur les routes ouvertes par nos tyrans pour favoriser les agiotages financiers. La discussion a ensuite roulé sur la guerre de Chine, où les actes accomplis par nos gouvernants, ont été mis à jour.

Une autre réunion dans le même sens doit avoir lieu le 27 Septembre, à la salle de la Redoute, où tous les porte-voix du Patriotisme à outrance seront invités.

Je vous ai parlé dans une de mes dernières correspondances, de l'apparition prochaine d'un nouvel organe anarchiste à Paris. Le titre est déjà choisi : *Terre et Liberté*, tel sera le cri de revendication poussé par ce nouveau combattant de la lutte sociale, espérons qu'il prendra la place qu'ont si couragement tenue ses devanciers qui, depuis le *Droit Social* jusqu'à *l'Alarme* et *l'Affamé*, ont porté à la bourgeoisie capitaliste et gouvernementale de terribles coups de plumes, en attendant l'instant, où nous pourrons nous servir des moyens qui lui porteront le dernier coup.

* * *

Nous recevons, trop tard pour en publier les détails dans ce numéro-ci, le résultat du procès intenté à nos amis Rozier et Seignée, pour fabrication et détention de matières explosibles, etc., etc.

Rozier a été condamné à dix mois de prison et Seignée à huit mois.

RESPECT DE L'AUTORITÉ !

Dans la commune de Châtres, (Seine-et-Marne), un gendarme a été tué et un autre a eu la jambe brisée par un coup de fusil. Un garde a reçu une balle de revolver dans la cuisse. Des braconniers ont commis ces attentats dans un bois touchant à la Chalotterie. *(Intransigeant)*

Des attentats qui ne se produiraient pas, si chacun pouvait chasser à sa guise, si la propriété individuelle n'existait pas et s'il n'y avait pas d'État pour s'ériger en dispensateur de ce droit.

* * *

AMIENS. — Le compagnon Loyer Nestor, a, le 25 Août, comparu devant le tribunal correctionnel. Il s'était permis de traiter les agents de police, d'assassins et de dire au commissaire devant lequel il fut traîné les chaînes aux poignets, qu'il était payé pour salir les honnêtes travailleurs. En France, pas plus qu'ailleurs, on n'a le droit de dire la vérité, aussi le compagnon Loyer a-t-il été condamné à 48 heures de prison, 11 fr. d'amende, et à la contrainte par corps !

Italie

En écrivant ces quelques lignes, je tiens à à payer un juste tribut de solidarité envers le compagnon Rocco Lombardo de Gênes.

Charmant garçon de 27 ans à peine, hardi, généreux, il était l'un des plus dévoués et des plus intelligents parmi les révolutionnaires anarchistes de Gênes. Toutes ses forces et toutes ses pensées, il les consacraient à notre cause. — Qu'un mouvement révolutionnaire se produisit, où que ce fût, on était sûr qu'il s'arrangeait de façon, là où l'appelaient ses aspirations et son dévouement infatigable.

Une occasion se présentait de s'exposer, le choléra était à Naples et faisait de nombreuses victimes parmi ses frères du prolétariat, il s'associa avec d'autres compagnons et, de Milan où il était, il alla au milieu du danger.

Dès son arrivée a Naples, il fut l'un des plus remarqués pour son courage et son abnégation à secourir les victimes du terrible fléau. Atteint lui-même de la maladie, ce modeste héros du sacrifice est mort le 18 Septembre.

Lombardo a été un fervent propagandiste. Il avait fondé, l'année dernière, à Turin, le journal le *Proximus Tuus*, qu'il soutint jusqu'au dernier moment avec ses compagnons par tous les sacrifices dont il était capable. Ce journal soutint le feu jusqu'à sa derniere cartouche, et resta sur la brèche plusieurs mois.

Pauvre Rocco, tu est mort sans avoir près de toi un ami qui te rende un juste hommage de solidarité, nous te l'envoyons aujourd'hui sur ta tombe, nous prenons l'engagement, de défendre ces idées qui t'étaient si chères et de nous sacrifier comme tu le fis pour la *Révolution Sociale*.

Suisse

Est-ce que le gonvernement de la *libre* Helvétie, jaloux des lauriers remportés par le gouvernement de la R. F., voudrait faire assaut d'arbitraire avec celui-ci dans la voie de répression contre les revendications socialistes ? On serait tenté de le croire en présence de l'acharnement avec lequel l'autorité poursuit les anarchistes.

Dernièrment, la pieuvre judiciaire allongeait ses tentacules sur les compagnons de Berne, cela à propos d'une protestation contre l'exécution de Stelmacker. Plusieurs de nos amis furent arrêtés, notamment le comp., Bodenmüller qui fut condamné à la prison et à l'expulsion ; puis à Zurich où un autre comp. est poursuivi pour avoir fait de la propagande ; enfin à Bâle les anarchistes Pfau père et fils sont condamnés à six mois d'emprisonnement « pour avoir distribué des écrits révolutionnaires. »

Comme on le voit, la République Helvétique n'est pas tendre à l'égard des socialistes. On comprenait à la rigueur que le Choléra-Ferry et la Peste-Waldeck-Rousseau se missent à plat-ventre devant le pendeur de toutes les Russies, et qu'ils se montrassent d'une férocité sans exemple à l'égard des adversaires du monopole et de la réaction, ceci entre dans les mœurs du ministère qui se signale chaque jour par ses platitudes diplomatiques ; mais en Suisse, le « pays de la liberté », ces actes de répression à outrance sont incompréhensibles... pardon, cela se comprend si l'on réfléchit que partout en Europe les gouvernants s'accordent comme larrons en foire pour tuer le *monstre* socialisme ; mais le monstre a la vie dure, parait-il, en voici encore une nouvelle preuve :

Depuis que les anarchistes Suisses sont traqués par le gouvernement, l'idée semble s'être développée presque aussi rapidement que le choléra en Italie. C'est frappant. Aujourd'hui les journaux nous apprennent qu'à Saint-Gall, nombre de proclamations révolutionnaires ont été apposées sur les murs de la ville. Cela est tout naturel, dès l'instant qu'on a condamné à Bâle des compagnons coupables d'avoir dit ce qu'ils pensaient de l'exécution de Stellmacher, c'est une raison pour qu'on le dise ailleurs.

Décidément nos gouvernants sont mal inspirés. Ils ont cru qu'il suffisait de frapper les individus pour étouffer une idée, ils se sont trompés, cela ne les empêche pas de continuer, mais cela leur réussit de plus en plus mal. L'expérience n'y fait rien ; ils voient bien que, plus ils condamneront, plus ils seront attaqués ; ils voient bien que, malgré leur coalition, les idées marchent, marchent sans cesse, et qu'il viendra un moment où la révolution triomphante leur passsera sur le ventre, laissant derrière elle le cortège d'iniquités que la bourgeoisie a entassées depuis des siècles pour le malheur du genre humain, ils voient tout cela aussi bien que nous si ce n'est mieux, mais n'ayant aucun moyen d'arrêter la marche ascendante du progrès social, ne voulant ni ne pouvant tranquiliser les souffre-douleurs qui lancent au monde le cri d'émancipation universelle, ils espèrent retarder l'heure de la justice populaire en prononçant force condamnations. Voilà pourquoi, l'arlequin Jules Ferry tend la main au fermier de la Sibérie, pourquoi l'avorton hispanique envoie des sourires à son *cousin* d'Italie, pourquoi les gouvernants du Nord s'accordent si bien axec ceux du Midi lorqu'il s'agit d'arrestations ou d'expulsions de socialistes. Aussi s'explique-t-on maintenant, la fureur de la réaction internationale, et comprend-on qne si les charlatans qui gouvernent la France font la parade à la porte du tzar, la Suisse, malgré son libéralisme tant prôné, doit prendre part à la tragédie sinistre des persécutions, ne serait-ce que pour plaire à son redoutable voisin du nord, l'illustre, le grrrand chancelier de fer !

A nous de profiter de ces enseignements. Ne perdons pas notre temps en vaines menaces ni en récriminations stériles. Les gouvernants parlent peu, ils agissent davantage. Imitons-les. Sachons être actifs, prudents et résolus, afin de hâter l'heure de la délivrance.

* * *

La population de la Chaux-de-Fonds est tenue en éveil par un fait qui promet d'avoir des suites divertissantes. Le sieur Enay dont l'atelier avait été mis en interdit par la société des ouvriers graveurs et guillocheurs, à la suite de renvoi immédiat et non-motivé de plusieurs ouvriers, vient de lancer une réponse fulminante contre ces derniers. Inutile de dire que cette..... élucubration est du plus réjouissant style. Il y est parlé de probité, de morale, d'honneur, etc., — vous voyez cela d'ici — de *certaine société qui cherche à diviser les ouvriers au risque d'amener la perte de l'industrie horlogère* et la RUINE DE NOTRE CHÈRE LOCALITÉ. Les ouvriers vont répondre.

* * *

Pendant que le *citoyen* Enay lançait l'anathème contre les ouvriers qui se sont permis de rebiffer, un jeune graveur bien connu à la Chaux-de-Fonds se précipitait dans le Doubs, pour se soustraire aux affres de la faim qui le torturait depuis cinq jours. Quelque temps après on découvrait dans le bois de l'hôpital un autre ouvrier privé de connaissance. Le malheureux avait succombé par suite de privations. Enfin, le 15, une femme tombait dans la rue Jacquet Droz. Les passants s'approchèrent et l'on s'aperçut bientôt que la pauvre femme était sur le point d'accoucher. On la questionna : elle avait fait des démarches pour être admise à l'hospice, mais il parait qu'à Chaux-de-Fonds, l'hôpital n'est pas pour les pauvres. Cette malheureuse victime fut emmenée, je ne sais où, par quelques âmes charitables qui lui procurèrent tant bien que mal les soins dont elle avait besoin.

Voilà ce qui se passe en pays civilisé, et pour remédier à cet état de choses, nos bons bourgeois ne trouvent rien de mieux que de tonner contre les revendications des travailleurs, et les magistrats se mettent à la disposition de ces crétins, pour les débarrasser des importuns.

Et nunc erudimini.

Nous détachons de la *Feuille d'Avis de Lausanne*, le récit suivant :

„BALE-VILLE. — UNE TRISTE AFFAIRE. — Sous ce titre les journaux de Bâle donnent un compte-rendu d'un procès criminel qui vient d'être jugé. Il s'agit de la condamnation à 8 années de reclusion d'une veuve accusée d'infanticide. Les débats ont prouvé que cette femme avait été aussi malheureuse que coupable. Anna-Barbara Gloor, de Birrvyl (Argovie) est née à Diegtdn (Bâle-Campagne) de parents très pauvres. Elevée à coups de bâtons par deux maîtres (son père s'était marié trois fois) elle quitta l'école à l'âge de 12 ans déjà. A 20 ans, elle commença à vivre avec un ouvrier qu'elle épousa plus tard, et de cette alliance elle n'eût pas moins de onze enfants. Son mari mourut il y a quelque temps la laissant dans la plus affreuse des misères avec cinq petits enfants sur les bras. La pauvre femme n'avait pas de métier et ne savait comment gagner sa vie. La nécessité la livra à la prostitution. Elle eut de nouveau un enfant qu'elle étrangla. Son crime a été puni de 8 années de maison de force. Mais ce crime l'aurait-elle commis si à la mort de son mari elle avait été soutenue, assistée ?

Malheureusement personne ne s'occupa d'elle ni de ses enfants."

A ce triste récit nous n'avons que peu de mots à ajouter : Combien il y a dans le monde des femmes dont la situation est absolument la même que celle de la femme Gloor ? Des milliers et milliers. Les feuilles bourgeoises (même les feuilles d'avis) versent des larmes de crocodile et se demandent pourquoi elle n'a pas été soutenue, assistée. Non, les prolétaires commencent à faire fi de vos assistances, ils veulent désormais faire disparaître la classe des « souteneurs et assisteurs » ? bourgeois, et avec eux la propriété individuelle !

Un Exemple à suivre

On nous communique la lettre suivante :

12 Septembre 1884.

Mon cher Père

Pour des raisons politiques, j'ai quitté Londres, et je ne crois pas devoir retourner en France. J'aime mieux l'exil que d'être dans les rangs des massacreurs de 1871 et des voleurs de la Tunisie et de la Chine. Dans un autre ordre d'idée, j'aime mieux avoir une liberté relative à l'étranger que d'être sous le joug de la discipline militaire.

C'est parce que je ne savais comment annoncer cette détermination (prise, du reste, depuis longtemps) à ma mère, que je ne vous ai pas écris plus tôt.

Je suis, avec la plus profonde affection, ton fils dévoué

J. COUTANT.

Voici ce que nous lisons dans la *Freiheit* :

„ Le Révolté éprouve le besoin d'attaquer à nouveau le rédacteur de cette feuille, comme nous estimons que cette querelle, pour ainsi dire, tirée par les cheveux, ne peut être d'aucune utilité, sinon nuisible, nous constatons donc que nous nous sentons absolument aucune vocation pour un manque de tact pareil. "

Nous regrettons que nos amis de la *Freiheit* aient vu un indice de mauvais vouloir dans les courtes observations que nous ont snggérées certaines théories émises par le compagnon Most. Il se trompe fort. Quelle que soit notre sympathie pour tous ceux qui combattent le bon combat, nous avons le devoir de garder notre pleine liberté de jugement pour les idées.

Anarchistes logiques, nous n'avons point à nous adorer mutuellement. Nous discutons les opinions de nos amis en toute liberté, mais sans acrimonie, et nous leur demandons en échange de nous traiter de la même manière. Nous ne pouvons que gagner à la discussion franche et amicale des idées.

VARIÉTÉS

PENSÉES D'UN PROLÉTAIRE

Dans le *Cri du peuple*, du 23 Septembre, le compagnon *Trublot* emploie deux colonnes à critiquer un de nos articles intitulé, *La Décomposition*. Comme *Trublot* est un des rares écrivains qui, en littérature, approche de nos idées, comme il est le seul qui ait essayé d'étudier les idées anarchistes — du moins, à ce qu'il nous a semblé à la lecture de ses articles — nous allons lui répondre et tâcher de lui démontrer que les erreurs d'appréciation ne sont pas de mon côté.

D'abord, au sujet des cafés-concerts, nous n'avons pas voulu critiquer le genre d'établissement. Ce que nous avons voulu critiquer, ce sont les absurdités plus ou moins rimées et rythmées qui s'y débitent et rien de plus ; *Trublot* lui-même avoue « que le niveau intellectuel de ce genre d'établissement n'est pas bien relevé ». Les directeurs de théâtre, nous dit-il, servent une affreuse vinasse, qu'ils voudraient faire passer pour un bourgogne généreux, les productions des concerts sont de la piquette que le public trouve agréable. Votre piquette mon cher *Trublot* n'est elle-même qu'une affreuse composition de fuchsine. Tout s'enchaîne dans la société actuelle.

Mais où *Trublot* se fourvoie complètement, c'est lorsqu'il nous fait dire que la faiblesse et le défaut d'originalité du théâtre « proviennent de ce qu'il est entaché de naturalisme ». Nous n'avons pas dit cela du tout, il suffira de citer qnelques passages de notre article :

" Allez au théâtre, " sous prétexte " de naturalisme, on vous présente des types absurdes et sales, et le clou de la soirée, sera un tableau où l'on essaiera de vous montrer les choses les plus répugnantes, non parce qu'elles seront amepar les situations du drame. mais parce qu'elles réveilleront quelques désirs abjects ; tout ce méli-mélo de choses plus impossibles les unes que les autres ne sont là que pour encadrer le fameux clou "....

Comme on le voit, nous ne reprochons pas aux auteurs de faire du naturalisme, nous leur reprochons de ne pas le faire vrai, et de forcer la note parce qu'elle n'est pas juste. Pauvres naïfs, parce que vous êtes arrivés à nommer certaines choses par leur nom, parce que vous vous êtes affranchis d'une certaine pudibonderie de langage, vous vous figurez avoir fait une révolution dans l'art dramatique et la littérature, quelle erreur ! Vous nous dites que les gouvernants redoutent votre dynamite intellectuelle autant que la nôtre, erreur encore. Il pourra vous arriver peut-être d'avoir quelquefois des démêlés avec cette vieille catin, qui a nom magistrature, et qui espère se faire passer pour honnête, parce qu'elle criera à la morale outragée, mais cela finit toujours par s'arranger à l'amiable dans les coulisses. Vous-mêmes, ô *Trublot*, vous ne prenez pas ces procès au sérieux.

Allez, malgré toutes les hardiesses de plume des naturalistes actuels, ce n'est pas eux qui nous feront revenir de notre appréciation. Pour qu'une œuvre soit forte et vivace il faut qu'elle ait un but, il faut qu'elle soit utile à quelque chose. Si vous vous amusez à faire de la littérature pour le seul plaisir de bien ciseler des phrases ou d'amener à point le dénoûment d'une situation corsée, vous pourrez peut-être empoigner votre public pendant un moment, vous pourrez, pendant quelques instants, surnager au-dessus de vos congénères, mais une fois la lecture finie, qu'en restera-t-il ? Rien, rien, car malgré vos essais d'émancipation, malgré votre désir de faire nouveau, vons n'avez pas encore réussi à dépouiller le vieil homme, vous n'êtes pas encore arrivés à attaquer en face cette société corrompue qui vous entrave aussi bien que nous. On sent que malgré toutes vos audaces, vous n'écrivez pas pour le peuple, et que vous subissez toujours l'influence de la classe possédante. C'est cette audace que nous voudrions vous voir et qui nous faisait dire ceci :

" Pour combattre ce sentimentalisme outré, une nouvelle école s'est formée ; c'était une veine qui pouvait fournir matière à des chefs-d'œuvre, il suffisait de peindre la société actuelle avec ses contrastes de misère et de richesses extrêmes, il n'y avait qu'à puiser dans la vie réelle pour en tirer des situations poignantes et vriament dramatiques, il fallait descendre dans ce peuple pour en tirer des caractères vrais. Cela était au-dessus de nos littérateurs ; à part quelques premiers essais assez réussis. le naturalisme, aujourd'hui, est tombé dans la pornographie ".....

En effet, nous avons voulu viser l'auteur de *l'Assommoir*. Nous ne nions pas le talent de monsieur Zolà, ni sa verve, ni sa prodigieuse puissance de style. Il y a, en effet, dans ses œuvres, de l'étude et du savoir, il y a des scènes de la vie réelle, et pourtant, des livres comme *l'Assommoir*, *Pot-Bouille* ou *Nana*, nous laissent absolument froid, car dans ces ouvrages Zolá n'a choisi pour personnages que des alcooliques, des crétins, des hystériques, des ramollis et des goujats. Que le penseur y cherche une conclusion, il n'y en pas, tandis que ces œuvres font les délices de ces mêmes cochons qu'il dépeint si bien. Si, en lisant ces livres on n'est pas dégoûté de l'humanité, c'est que l'on n'est pas difficile.

Nous nous faisons une toute autre idée du naturalisme :

"... Mettez en scène si vous le voulez — quand cela ne serait que pour laisser à nos descendants une peinture fidèle de la société bourgeoise — tous vos crétins avachis par l'oisiveté, aux goûts dépravés par suite de l'abus de toutes les jouissances, anomalies, monstruosités d'un ordre social en décomposition ; mais au moins, pour ne pas laisser croire que l'humanité n'est composée que d'hystériques et d'anémiques, entourez-les au moins d'individus aux passions fortes mais saines, aux aspirations larges et généreuses..... ..... qu'on mette le peuple en scène avec ses idées d'indépendance, avec ses désirs d'émancipation.....

Est-ce que les naturalistes ont essayé de faire cela ? Nous n'en connaissons pas, s'il y en a qu'on nous les montre nous ne demandons pas mieux que de reconnaître que nous nous sommes trompés.

Trublot nous reproche d'avoir accusé les auteurs naturalistes de représenter » ce qu'ils voyaient », ce n'est pas de faire vrai que nous leur avons reproché, c'est de ne pas savoir en faire la critique de ce qu'ils voient :

„ Quand à la comédie, elle est bien le portrait de la société bourgeoise et du monde bourgeois. Rien de neuf non plus chez elle, rien de fort, aucune critique virile ; les auteurs se bornent à mettre en scène ce qu'ils voient, sans chercher à deviner qu'il peut y avoir autre chose de mieux que ce qu'ils décrivent, et sans comprendre la critique puissante qu'ils pourraient faire avec les scènes qu'ils représentent „.....

Mais croyez-vous qu'il soit suffisant de reproduire ce que l'on voit ? Croyez-vous que le rôle du livre et du théâtre se borne à reproduire ce à quoi l'on assiste tous les jours ? Nous croyons, nous, leur rôle plus élevé. Nous croyons que, si on transporte au théâtre certaines scènes de la vie réelle, c'est pour qu'elles puissent servir d'enseignement au public, pour qu'il en tire des conclusions. C'est ce que les auteurs ne savent pas faire, ainsi que d'ailleurs vous le reconnaissez, puisque vous dites :

„ Si notre théâtre arriéré et encanaillé est bon à ficher en l'air, c'est que ce grand souffle de vérité et de science qui a tout transformé dans le siècle (et dont vous êtes sortis vous-mêmes anarchistes) n'a malheureusement pas encore transformé le théâtre. Nos auteurs dramatiques pas encore affranchis et ne sortant point d'une certaine routine conventionnelle, n'ont jamais osé aborder en face la réalité"...

Qu'avons-nous dit, ô *Trublot*.

Il y a un autre motif qui les empêche de s'attaquer directement à la société actuelle, c'est qu'alors, ils ne trouveraient pas de directeurs pour les jouer, d'éditeurs pour les publier. Ce devrait être une raison de plus pour eux de se mettre avec nous.

Vous nous dites que vous ne croyez qu'à la logique et à la science, à « l'avenir ». Nous aussi, nous ne croyons qu'à la logique, à la science, à l'avenir, seulement nous ne croyons pas que la science et la logique ne consistent qu'à appeler les choses par leur nom, à décrire l'emploi d'un cataplasme, à dépeindre les effets de l'hystérie chez des êtres désorganisés par la société actuelle. Nous considérons la science sous un plus large aspect : c'est elle qui doit nous dépeindre l'homme tel qu'il a été fourni par la nature, avec ses besoins réels, son caractère vrai ainsi que ses passions ; c'est elle qui doit nous démontrer les iniquités de la société actuelle. Puis, comme notre confiance à l'avenir ne se borne pas à une espérance toute platonique, logiques avec nous-mêmes, nous portons nos efforts à détruire les obstacles qui entravent l'humanité dans son évolution, à préparer le terrain pour la révolution sociale, qui détruira le vieux monde et préparera le chemin à la société de l'avenir. Aux littérateurs — même naturalistes, — de nous aider s'ils ont du cœur !

DIEU ET L'ETAT
PAR M. BAKOUNINE
Prix : 1 fr. (Pour les groupes ouvriers, 60 cent.

AUX JEUNES GENS
PAR P. KROPOTKINE
2me Édition — Prix : 0,10 centimes.

LA SOCIÉTÉ
AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION
Prix : 25 centimes

Genève. Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes.